

La suisse en 1815 : le second passage des Alliés et l'expédition de Franche-Comté [suite]

Autor(en): **Muret, H. / Cérenville, B. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **57 (1912)**

Heft 5

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-339421>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

LVII^e Année

N^o 5

Mai 1912

LA SUISSE EN 1815

Le second passage des Alliés et l'expédition de Franche-Comté.

(Suite.)

A partir du 14 juin, la situation devint tout à fait critique. La convention autorisant le passage des Autrichiens équivalait à une rupture avec la France. Dès ce moment, les troupes de Dessaix occupèrent St-Julien, Carouge, et surtout Versoix. Genève restait isolée, privée désormais de toute communication avec la Suisse. Sur le lac, les Français donnaient la chasse aux bateaux d'approvisionnement.

Sonnenberg redoubla de vigilance et d'activité, renforçant les postes, faisant bivouaquer les soldats sur les remparts, organisant des rondes. En cas d'attaque des feux devaient être allumés à Rive, répondant à d'autres signaux placés à Coppet et à Nyon.

Du côté suisse, Bachmann, par un ordre du jour daté du 18 juin, confirmait à ses commandants de division, puis aux troupes, la rupture des communications officielles avec la France.

Au même moment, Frimont ayant rassemblé 80 000 hommes avisait Schwarzenberg qu'il était prêt à avancer. Il reçut l'ordre d'entrer en campagne aussitôt que les Français auraient touché le sol helvétique, ce dont il devait être informé par Welden. Le 18, son avant-garde se trouvait à la frontière. Jusqu'à la dernière minute, on redouta les complications et les retards qui pouvaient provenir d'une opposition du tzar à la Convention du 20 mai. De fait, Alexandre ne céda que le 15 juin. Il était temps. La ratification arrivait à point pour écarter les difficultés que redoutaient Metternich et Schwarzenberg. Dans cette même journée du 18, date fatale fixée par Napoléon, les hostilités

commençaient sur tout le front des adversaires en présence depuis les Pays-Bas jusqu'en Italie. Suchet s'avancait sur la Tarantaise et le Chablais.

A son tour, Frimont s'ébranla.

Jean, baron de Frimont, originaire de Lorraine, dès 1791 au service de l'Autriche, avait atteint le grade de général de cavalerie. Officier de mérite, il fut choisi par Schwarzenberg pour commander l'armée de la Haute Italie. Ses opérations conduites avec un calme et une décision remarquables, justifèrent la confiance de son chef.

Il avait pour chef d'état-major le comte Fiquelmont, pour intendant général le comte Wurmser. Il convient de relever parmi les noms de ses lieutenants ceux de Radivojewich, de Merville et de Bubna, placés à la tête des corps principaux ; Bubna était particulièrement connu en Suisse, où il avait laissé de bons souvenirs lors du passage des Alliés, l'année précédente.

L'armée de Frimont, avec ses Allemands, ses Hongrois, ses Croates, ses Valaques, était le reflet vivant de la monarchie austro-hongroise, si bigarrée et diverse. Elle était divisée en trois corps et une réserve, avec les effectifs suivants établis d'après l'ordre de bataille de Frimont.

Le 1^{er} corps, commandé par le F. M. L. Radivojewich, et fort de 30 000 hommes, se composait d'une avant-garde (7 bataillons, 8 escadrons et 2 batteries, en tout 9 400 hommes), sous les ordres du général Crenneville, et du gros (25 bataillons, 18 escadrons et 6 batteries, soit au total 21 500 hommes).

Ce corps qui participera d'une façon très active aux opérations de Frimont, nous intéressera plus directement. C'est précisément Radivojewich qui passera le Simplon en tête de l'armée autrichienne et que nous suivrons dans sa marche au travers du Valais et du Chablais.

Le 2^e corps, sous Bubna, comptait 20 500 hommes, comprenait également une forte avant-garde (7 bataillons, 12 escadrons et 2 batteries, soit 8 200 hommes) et un gros (12 bataillons et 2 batteries, des pionniers et de l'artillerie de réserve, au total 11 900 hommes). Il fut dirigé sur la Maurienne et le Dauphiné et renforcé dans la suite par 10 000 Sardes, commandés par le général Latour. Puis venait le corps de réserve sous Merville (22 bataillons, 12 escadrons, 4 batteries et demie, 2 compagnies de pionniers, en tout 23 500 hommes). Suivaient enfin quelques

subdivisions détachées (réserve d'artillerie, troupes sanitaires, dragons d'état-major, etc.) qui dépendaient directement du commandant de l'armée.

Les 40 000 hommes du général Bianchi, qui avaient tout d'abord combattu Murat, devaient, après avoir rétabli l'ordre en Italie, former le 3^e corps, rejoindre Frimont et coopérer à l'action générale. Ils se décomposaient en 31 bataillons, 21 escadrons, 14 batteries et 2 compagnies du génie.

Les bataillons autrichiens comptaient en moyenne 1000 hommes, les escadrons 150 hommes. Les batteries lourdes et légères étaient à 8 pièces de 3 ou 6 livres. Le total des troupes placées sous les ordres de Frimont se montait à 115 000 hommes, dont 85 000 environ étaient immédiatement disponibles.

De Heidelberg, Schwarzenberg envoya à Frimont un ordre de mouvement qui parvint à celui-ci le 12 juin et qui contenait en gros les instructions suivantes :

L'armée est formée en trois colonnes. Les deux premières prennent Lyon pour objectif.

La colonne principale, avec Frimont, marche par le Simplon sur Genève, qu'elle doit chercher à atteindre le 27 juin.

La deuxième colonne, formée de 30 000 Autrichiens et 10 000 Piémontais, gagnera Lyon par Grenoble et Chambéry aussitôt la première colonne arrivée à Genève.

Elle détachera 10 000 hommes qui constitueront la troisième colonne. Celle-ci se tiendra sur la défensive à Coni. Elle y attendra les troupes du général Bianchi, avec lesquelles elle pénétrera ensuite en Provence.

Le 27 juin, les trois colonnes devront être en mesure de combattre sur la ligne Genève-Turin-Coni. L'armée du Haut-Rhin agira si possible le même jour contre Belfort pour attirer l'ennemi vers le sud et détourner son attention des Pays-Bas. Le 27 et le 29, l'armée russe poussera son offensive sur le Rhin ; en même temps, les armées anglaises et prussiennes commenceront leur mouvement en Belgique.

A son tour, Frimont indiquait à ses lieutenants les dispositions suivantes :

Le 1^{er} corps (31 000 hommes) passe le Simplon et gagne Genève le plus rapidement possible. De là, il pénètre en France par les passages du Jura, marche sur Lyon puis cherche à établir la liaison à sa droite avec l'armée du Rhin.

Le 2^{me} corps (20 500 hommes) pénètre en France par la Maurienne et la vallée de Moûtier et gagne Lyon par Chambéry en réglant son allure sur celle du 1^{er} corps.

Il détache 2000 hommes sur Coni.

Le corps de réserve (24 000 hommes), suit le 1^{er} corps, le rejoint à Genève et force avec lui les passages du Jura.

Le général Bianchi marchera sur la Provence une fois terminée sa tâche en Italie et rejoindra à Gap le 2^{me} corps.

Ce programme fut exécuté dans ses grandes lignes avec une remarquable exactitude.

Nous avons dit qu'une première condition était indispensable à la réussite des opérations de Frimont, l'occupation de St-Maurice.

Devancer l'ennemi sur ce point sensible fut l'objectif immédiat du général autrichien. St-Maurice était gardé par deux compagnies valaisannes sous les ordres du comte Courten ; cette protection était d'une insuffisance évidente. Welden avait bien affirmé que si les Français réussissaient à atteindre ce défilé, la population se soulèverait sur leur passage ; il convenait cependant de ne pas trop compter sur cette collaboration douteuse.

Un incident vint encore aviver l'inquiétude des Autrichiens. A la grande colère de Welden, un corps de 1000 Piémontais qui se trouvait en Chablais et aurait pu retarder pendant quelque temps le mouvement de Dessaix, se retira en partie sur Salanches.

Il importait de combler ce vide en toute hâte. Frimont donna l'ordre au régiment Esterhazy, cantonné à Aoste, de se porter à marches forcées sur St-Maurice par le Grand St-Bernard pour s'y trouver le 21 juin. Le feld maréchal espérait retenir encore l'offensive de l'adversaire sur le Valais en donnant aux Français le change sur la véritable direction suivie par son armée. A cet effet, il évita de passer en personne le Simplon et fixa son quartier général à Novare.

Le 15 au matin, 12 000 hommes de l'armée des Alpes attaquaient les Sardes sur plusieurs points à la fois et les refoulaient dans les hautes vallées.

Le même jour, Dessaix franchit la frontière de Savoie, près de Genève, fit occuper Carouge et toute la ligne de l'Arve. Il envoyait aussi un régiment à Bonneville et 2000 hommes dans le pays de Gex. Ses soldats environnaient maintenant Genève. Le 17, le général français fit avancer 700 fantassins et 60 cavaliers

jusqu'à Annemasse, et s'arrêtait dans cette localité. Avait-il l'intention de limiter son effort à la défense de l'Arve? Au premier abord les événements ne semblèrent pas justifier cette hypothèse si vraisemblable. En effet, les mouvements de Dessaix étaient à peine terminés, que le colonel de Sonnenberg, à Genève, reçut l'avis qu'une colonne de 1800 hommes, sous les ordres du colonel Bochaton, avait quitté les cantonnements français dans le plus grand silence pour s'assurer de Meillerie et de St-Maurice. L'officier suisse décida d'en informer sans retard le colonel Gady, commandant la division fédérale dans le canton de Vaud, ainsi que les troupes chargées de la défense du défilé. Son secrétaire, le lieutenant Massé, fut chargé de porter le message à destination. Il s'embarqua par une nuit de tempête et parvint à Coppet après une traversée mouvementée, non sans avoir essuyé au passage les coups de fusil d'un bateau français.

Sonnenberg ignorait encore les mesures de protection prises en Chablais par Welden. A la première nouvelle d'une offensive française, ce dernier avait fait placer des postes à Thonon et à Meillerie. En même temps, il insistait auprès de Frimont, Radivojewich et Crenneville sur la nécessité d'avancer en toute hâte. L'approche de Dessaix éveilla chez Welden une anxiété d'autant plus vive que, par suite du mauvais temps, la marche des Autrichiens en Valais semblait devoir subir des retards irréparables.

Du côté suisse l'appréhension n'était pas moins grande. A la nouvelle des opérations françaises en Chablais, Bachmann fit revenir sur ses pas la brigade Graffenried¹, qui, le 15, avait marché de Morges à Aubonne, la dirigea sur St-Maurice et la fit cantonner le 21 au soir entre Bex et Aigle. Il donnait également à sa brigade de Glutz l'ordre d'avancer jusqu'à Moudon pour appuyer éventuellement les bataillons de Graffenried. La compagnie bernoise de Watteville se rendit à St-Maurice et Monthey pour renforcer les subdivisions qui s'y trouvaient déjà. De son côté, le Valais mit sur pied tous ses effectifs disponibles, autant pour assurer l'ordre pendant le passage des Autrichiens que pour garder les défilés.

¹ La brigade Graffenried avait été détachée de la première division par Bachmann pour surveiller la frontière occidentale et remplacer, cas échéant, la garnison de Genève. Elle avait été cantonnée à Morges. Elle comptait 6 bataillons, soit 2500 à 3000 hommes.

Le 16 juin, le bruit se répandit que les Français avançaient par Salanches et Chamonix. Le colonel de Courten fit alors marcher la compagnie de Riedmatten sur le col de Balme et sur la Forclaz, qu'occupait déjà un détachement de chasseurs valaisans. Il plaçait aussi des postes à Troistorrents et dans le Val d'Illiez, à Vouvry et à St-Gingolph.

Pour arrêter l'offensive française, on disposait en première ligne d'un millier d'hommes : les Valaisans, la compagnie de Watteville, forte de 105 hommes, et 350 Piémontais rassemblés par Welden et échelonnés en Chablais.

Le second échelon était formé par les bataillons de la brigade de Graffenried qui se trouvaient à proximité, entre Ville-neuve et St-Triphon, et par la brigade de Glutz, à Moudon. Il faut ajouter à ces différentes unités un bataillon de réserve vaudoise, qui stationnait depuis le 16 juin à Vevey et que commandait le lieutenant-colonel Guiguer, le jeune.

L'inquiétude suscitée dans le pays par ce déploiement de forces militaires s'accrut encore quand on apprit les succès de Napoléon à Ligny. Suchet fit sonner bien haut ces victoires, et ordonna des salves de réjouissance dont l'écho parvint jusqu'à Genève et en Suisse.

Les choses en étaient là lorsque le 20 juin, dans l'après-midi, on vit paraître à St-Maurice les premiers soldats autrichiens. C'était l'avant-garde impatientement attendue du corps de Radivojewich, 400 fantassins et 66 cavaliers avec le général Bogdan. Partie le 18 au matin, du village de Simplon, elle avait cheminé à étapes forcées, franchissant 110 kilomètres en deux jours et demi, par un temps détestable.

Derrière elle, s'avancait le gros de la brigade Bogdan qu'accompagnait Crenneville. Ce dernier lança aussitôt divers détachements dans les vallées latérales, renforça les postes valaisans à la Forclaz et fit surveiller le Val d'Illiez, Châtel, Morgins, Abondance.

Les soldats de Bogdan, dans leur marche rapide, avaient devancé, contre toute prévision, le régiment Esterhazy, qui, d'Aoste, avait été dirigé par Frimont sur le St-Bernard et le Valais pour parer au premier danger.

Désormais le passage de St-Maurice était assuré à l'armée autrichienne. Mais le défilé de Meillerie, dont la possession était indispensable pour déboucher en Chablais restait à la merci

d'un coup de main. L'avant-garde de Bogdan arriverait-elle à temps pour occuper ce second point dangereux?

Assurément, Frimont pouvait, en cas de nécessité, utiliser la rive droite du lac. Mais cette opération entraînait quelque retard et risquait de provoquer des complications diplomatiques. Puis le maréchal partageait, à l'égard des Vaudois, la défiance généralement entretenue par les alliés contre le canton protégé par le czar.

Entre temps, le détachement du colonel Bochaton, dont Welden et Sonnenberg avaient signalé l'offensive, avançait rapidement en Chablais. Le 21 juin au matin, il avait forcé le pont de Bioge et fait prisonnière une compagnie sarde. Jusqu'à Tourronde, les Français marchèrent en deux colonnes; l'une (deux compagnies d'élite du 93^e, un peloton de 50 dragons et une pièce de 6) longeait le lac; l'autre (deux compagnies du 42^e venues de Bonneville) passa par le plateau de St-Paul. A Tourronde, le colonel Bochaton rassembla tout son monde et se porta rapidement sur Meillerie, après avoir renforcé son corps d'une bande de partisans.

Le matin du 21, Bogdan se trouvait à Vouvry lorsqu'il fut informé que les Français approchaient. Aussitôt il fit avancer quatre compagnies d'infanterie (deux de chasseurs tyroliens et deux de Valaques) et un détachement de hussards jusqu'au défilé entre St-Gingolph et Meillerie, où 150 Piémontais occupaient déjà une solide position. A l'approche des Autrichiens, les habitants s'enfuirent précipitamment; les uns se réfugiaient dans la montagne, les autres gagnaient, à force de rames, la rive suisse.

Dans l'après-midi, un peu avant 3 heures, les Français prirent contact avec les avant-postes autrichiens. D'un élan, ils traversèrent le village de Meillerie, puis ils tentèrent de forcer le défilé. Le terrain, resserré entre la montagne et le lac, ne permettait aucun mouvement d'ensemble; jusqu'à sept heures, les soldats de Bochaton exécutèrent bravement plusieurs attaques successives, par détachements. Mais les chasseurs tyroliens, bons tireurs, embusqués derrière les rochers, leur firent beaucoup de mal.

Le soir amena la retraite des Français; traînant après eux de nombreux chars de blessés, ils franchirent à nouveau le village et repassèrent la Dranse le soir même, poursuivis jusqu'à Evian.

La lutte avait été meurtrière ; les Autrichiens avaient 78 blessés, dont deux officiers de chasseurs ; ils jetèrent au lac les corps de 23 soldats tués. Les pertes des Français furent, semble-t-il, plus fortes encore.

Le combat de Meillerie ouvrait à l'envahisseur la route du Chablais.

Dessaix eut-il vraiment l'intention de retenir les Autrichiens dans ce défilé ? On peut en douter. Le général français était limité dans ses mouvements par la stricte défensive prescrite par l'empereur à l'armée des Alpes ; il avait reçu l'ordre de ne pas pénétrer sur territoire suisse ou sarde avant le commencement des opérations dans les Pays-Bas ; puis l'état défectueux de ses troupes, dont l'organisation s'achevait à peine, lui interdisait toute offensive sérieuse.

Pour ces différentes raisons, il convient donc de considérer le combat de Meillerie comme une simple démonstration destinée à déterminer les mouvements et les forces de l'adversaire.

La résistance sur l'Arve répondait mieux au programme imposé à Dessaix. C'est, en effet, derrière cette ligne que le lieutenant de Suchet concentra ses troupes.

Pendant ce temps, le flot pressé de l'armée de Frimont descendait la vallée du Rhône. Fantassins, chasseurs, dragons, vélites, artilleurs, défilaient sous une pluie battante. Aux bataillons de Radivojewich succéda le corps de réserve sous les ordres du général Merville. Puis vinrent de longues colonnes de trains, un parc de 60 pièces d'artillerie, des caissons, des fourgons, 1200 chars de bagages, d'immenses convois de bœufs, tous les services auxiliaires avec leurs escortes. Jusqu'à la fin de juillet, on vit passer des traînants.

La tenue des troupes de Frimont en Valais fut excellente et la marche se fit avec discipline. Les colonels de Pourtalès et de Courten chargés d'accompagner l'armée servirent activement d'intermédiaires entre les autorités locales et les officiers et contribuèrent pour leur part au bon ordre des opérations.

Mais les exigences que formulaient avec toute la courtoisie possible les commissaires autrichiens, MM. Larisch et Kolb, n'en étaient pas moins écrasantes. Le canton fit des efforts admirables pour satisfaire aux demandes ¹. On abattit le

¹ Les subsistances journalières du soldat autrichien étaient comptées par les commissaires de la façon suivante : 1 ration de soupe, $\frac{1}{2}$ livre de viande, $\frac{1}{3}$ livre de légumes ou fromage, 1 $\frac{1}{3}$ livre de pain.

bétail ; on arracha les pommes de terre encore mal mûres ; les vivres furent amenés des plus hautes vallées. Tous les chevaux furent réquisitionnés pour le transport des malades ou des subsistances. En peu de jours, le pays s'épuisa.

Malgré les assurances polies des généraux, la convention du 20 mai ne fut respectée qu'à demi. En effet, les alliés s'étaient engagés à n'établir ni hôpitaux, ni dépôts onéreux sur territoire suisse. Contrairement à ces prescriptions, des magasins d'étapes furent installés à St-Maurice, Monthey, St-Gingolph. Chose plus grave, Martigny dut accepter la charge d'un hôpital militaire. Aux maladies, au typhus, compagnes habituelles des armées de cette époque, vint s'ajouter la peste bovine, introduite dans le pays avec les convois de bestiaux.

Malgré le combat de Meillerie qui leur frayait le passage, les Autrichiens prolongèrent outre mesure leur séjour dans le Bas-Valais, privant la contrée de ses dernières ressources.

Le malheureux canton succombait sous le poids ; il adressa à la Diète et aux cantons voisins un appel désespéré. De même, le Chablais et le Faucigny, envahis, n'alimentaient qu'avec peine les troupes dont on leur imposait l'entretien et demandaient aussi du secours.

On dut chercher ailleurs les subsistances nécessaires aux Autrichiens. Ce fut au gouvernement vaudois qu'on s'adressa en premier lieu. Ce canton, déjà surchargé, avait déjà à nourrir toute la 1^{re} division fédérale ; par convention, il s'était engagé à fournir aux alliés une quantité déterminée et considérable de vivres pendant leur marche en Valais¹. Ce service d'administration, à la tête duquel se trouvait le citoyen Marcel, commissaire ordonnateur, s'opérait avec la plus grande difficulté. Il fallut user de contrainte pour forcer les meuniers à travailler à la fabrication du pain. On allait jusqu'à Moudon, Payerne et Avenches réquisitionner voitures et chevaux ; de nombreuses barques transportaient les subsistances à St-Gingolph.

Malgré tout son zèle, le gouvernement vaudois reçut encore le 24 une véritable sommation de Frimont qui exigeait un surcroît colossal de fournitures de pain, avoine, foin et riz. Toutes ces denrées devaient être livrées dans l'espace de huit jours aux magasins du Bas-Valais, à défaut de quoi le maréchal laissait entendre qu'il ferait suivre à son armée la rive droite du lac.

¹ 16 000 rations de pain, 10 000 rations de vin, 20 sacs d'avoine de 10 quarterons et une certaine quantité de pommes de terre.

Il ne restait qu'à parlementer. Le conseiller de Loys fut envoyé en mission auprès du commandant autrichien; et obtint une réduction de ces demandes exorbitantes¹. Sur les instances pressantes des intendants du Chablais et du Faucigny, le Conseil d'Etat fit à ces provinces (du 29 juin au 4 juillet), l'avance de 20 000 rations de pain. Par contre, s'appuyant sur la convention du 20 mai, il opposa un refus formel à une demande de Steigentesch qui manifestait l'intention d'établir à Aigle un dépôt de vivres.

Si dures que fussent les exigences autrichiennes, le canton de Vaud mit à les satisfaire la plus grande exactitude. Sa situation politique périlleuse, encore aggravée par l'antipathie persistante des alliés à son égard lui commandait une extrême prudence. La méfiance haineuse des généraux de Frimont se trahissait chaque jour par des propos menaçants ou des provocations. A plusieurs reprises, il fut question de diriger des corps autrichiens sur la rive droite et le commandant en chef songea sérieusement à faire passer par le territoire vaudois une colonne qui participerait au blocus de Besançon.

Malgré toute la circonspection des autorités cantonales, un incident faillit engendrer des complications sérieuses. Nous avons dit plus haut que le gouvernement vaudois avait établi un poste militaire au pont de St-Maurice et un autre au château de Chillon; ces mesures de précaution se justifiaient; elles n'en excitèrent pas moins la mauvaise humeur de Frimont.

Le 20 juin, après midi, pendant que l'avant-garde du général Bogdan défilait à St-Maurice, un officier autrichien se présenta au capitaine Bégos qui commandait le poste vaudois sur le Rhône. Il annonça le prochain passage d'un détachement qui franchirait le pont et marcherait par la rive droite jusqu'à Villeneuve. Un bataillon du régiment Esterhazy, récemment descendu du St-Bernard, suivait le messenger.

Le capitaine Bégos n'avait reçu ni avis ni instructions; il protesta de toute son énergie, fit signer un procès-verbal prouvant la violation du territoire cantonal, puis céda.

¹ Frimont avait demandé au gouvernement vaudois 278 000 rations de pain, 96 000 d'avoine, 96 000 de foin, 400 000 de riz, farine, pois, lentilles, etc., 400 quintaux de pommes de terre, à remettre dans les 8 jours, aux magasins d'étapes de Monthey. Le conseiller de Loys obtint du commandement autrichien qu'on modifierait plutôt la première convention et que son canton fournirait 20 000 rations de pain par jour jusqu'au 4 juillet, plus 1200 quintaux de foin, 100 de sel, et 4000 pots de vin, mesure de Lausanne.

Qu'était-il survenu ?

Frimont, considérant l'esprit malveillant des Vaudois, avait décidé de surveiller la route de Vevey. Sans même en aviser le Conseil d'Etat, il détacha de ses troupes un bataillon auquel il donna l'ordre de pousser jusqu'au lac et de tenir le défilé. Les soldats de la brigade de Graffenried à Bex, à Ollon, à Aigle, assistèrent les bras croisés à la promenade des Autrichiens, qui dépassant Villeneuve, s'approchèrent de Chillon.

A cette vue, le lieutenant Genand, chef du poste, fit sortir ses 25 vétérans et se mit en défense. A l'officier venu pour lui apporter des explications, il déclara que jamais il ne laisserait occuper le château, propriété cantonale; il somma les soldats autrichiens de rester à une distance de 1000 pas.

Informé des événements, le colonel Guiguer de Prangins se porta en toute hâte de Vevey à Chillon avec une compagnie; puis il se rendit en personne à Villeneuve et parlementa avec le commandant du bataillon Esterhazy; enfin il adressa au Conseil d'Etat un rapport détaillé sur tout ce qui s'était passé.

Deux jours durant, vétérans vaudois et soldats autrichiens restèrent en face les uns des autres. Les premiers demeuraient calmes, mais ne dissimulaient pas la satisfaction que leur causait une attitude de résistance aux alliés. Guiguer écrivait à ce propos : « C'est le seul plaisir peut-être que j'aurai à faire à mes soldats pendant cette campagne, en leur ayant donné un moment l'espoir de défendre une de nos propriétés cantonales. »

A Lausanne, on fut indigné du manque d'égards de Frimont et le Conseil d'Etat protesta vigoureusement contre ce défaut des formes les plus élémentaires.

L'affaire n'eut pas de suites. Le bataillon autrichien se retira sur le Bouveret sans autre manifestation. Mais Frimont et Welden exprimèrent hautement leur irritation de ce qu'on eût osé leur opposer des troupes.

Cet incident est caractéristique, parce qu'il met en pleine lumière l'inaction affligeante des bataillons fédéraux et qu'il accentue l'attitude passive des Bernois et des Valaisans. Ainsi, la brigade suisse, conduite tout exprès de Morges à Aigle dans le but de protéger St-Maurice restait immobile, « sans savoir pourquoi », cantonnée chez les bourgeois, pendant qu'à deux pas de là on se battait pour Frimont! ces 2500 hommes n'existaient pas; ils n'étaient pas même bons à observer pendant

24 heures la route de Lausanne! « C'est là pourquoi nous faisons un armement formidable », écrivait Guiguer au Conseil d'Etat, accompagnant son rapport de commentaires assez vifs sur le rôle humiliant joué par la Suisse à cette occasion.

Quant à Bachmann, mécontent de l'attitude énergique prise par Guiguer, il expédia l'officier vaudois et son bataillon à Yverdon où ils furent accueillis très froidement par Gady.

L'approche des Autrichiens, l'incident de Chillon, la guerre dans le Chablais, tous ces événements avait vivement surexcité l'opinion publique dans le canton de Vaud. Les citoyens regardaient briller sur la rive gauche les feux des bivouacs et suivaient avec un intérêt passionné les phases du combat de Meillerie. Le bruit du canon faisait frémir M^{me} de Montolieu dans sa paisible retraite de Bussigny. Les gens de Cully virent aborder chez eux, dans la nuit du 21 au 22, neuf barques chargées de fugitifs, hommes, femmes et enfants, auxquels ils donnèrent l'hospitalité.

Peu d'heures après, un bruit plus extraordinaire encore courut dans le pays. Celui de l'écrasement de Napoléon survenu le 18 juin à Waterloo.

Ce grave message fut accueilli en Suisse avec des sentiments très divers. A la Diète, on poussa un cri de soulagement, car Ligny avait éveillé les pires inquiétudes. L'assemblée invita les autorités civiles et militaires à faire tirer une salve de réjouissance de 50 coups de canon.

A Genève, la joie n'éclata pas moins ouvertement. C'était enfin la délivrance après plusieurs semaines de lourdes appréhensions. L'adjudant Henri Kunkler, ancien officier au service de France, fut chargé par Sonnenberg de proclamer en ville l'heureuse nouvelle. L'officier obéit avec douleur, car toutes ses sympathies allaient à l'armée impériale où il avait fait sa carrière et recueilli ses souvenirs militaires; sa mission accomplie, il fut vaincu par son émotion et se brûla la cervelle sur le seuil même de l'hôtel du commandant de place.

Dans le canton de Vaud, la défaite de Napoléon produisit une impression douloureuse, tant la mémoire du service rendu jadis par Bonaparte restait vivace dans les cœurs. Le dimanche 25 juin, à 8 heures du matin, on fit tirer à Lausanne la salve prescrite par la Diète; mais les canonnières, dit-on, menèrent leur pièce dans le ravin de la Louve et ne la chargèrent que « pour rire », ensorte qu'on entendit à peine les détonations.

L'abdication de Napoléon, survenue le 22 juin, ne modifia pas les plans des alliés.

Radivojewich poursuivit sans arrêt sa marche dans le Chablais. Suivant sa tâche, il devait se trouver le 27 à Genève et il avait encore à forcer la ligne de l'Arve. Quant à Frimont, il avait transporté son quartier général à St-Maurice, d'où il donna le 26 juin les ordres pour les jours suivants jusqu'au 29.

Dans cette même journée du 26, Radivojewich avait poussé son avant-garde, la brigade Bogdan, jusqu'à Cologny ; le gros du corps se tenait à Thonon, le reste de l'armée s'échelonnait sur la ligne Evian, Monthey, Sion. Les instructions de Frimont portaient principalement sur l'occupation des ponts de l'Arve, la traversée de Genève et l'attaque prévue de la position fortifiée des Rousses par Trélex et St-Cergues. Elles prescrivaient aussi qu'une petite troupe serait détachée de la division Crenneville sur le flanc gauche de l'armée pour s'assurer du pont de Bonneville et prendre contact avec un corps autrichien marchant le 28 de Moutier sur Conflans.

Le 27, Crenneville avança jusqu'à Chêne ; il plaça ses avant-postes sur l'Arve où il trouva les ennemis répartis en chaîne légère le long de la rivière. Deux des détachements français, forts de 3 à 400 hommes, occupaient Etrembières et Régnier ; le gros des troupes de Dessaix se trouvait à Carouge.

Quant au détachement autrichien envoyé sur Bonneville, il manqua son but. Commandé par le lieutenant-colonel Cappi, du régiment Beaulieu, il se composait de 4 compagnies, 1 peloton de hussards et 2 pièces d'artillerie. Marchant par Annemasse et Contamines, il atteignit Bonneville, solidement occupé par environ 2000 Français. A proximité des maisons, les « kaiserlicks » furent accueillis par une violente fusillade provenant de nombreux tirailleurs solidement barricadés ; ils essayèrent d'attaquer à la baïonnette et réussirent à pénétrer dans les rues ; puis, tenus en échec par des forces supérieures, pris dans un feu croisé, ils opérèrent une périlleuse retraite jusqu'à Nangy, non sans avoir subi de fortes pertes.

La nouvelle d'une convention conclue le 28 entre Crenneville et Dessaix vint au bon moment tirer d'embarras le colonel Cappi. Ce jour-là, Crenneville avait dirigé une partie de ses forces contre Carouge. Avec le reste, il se disposait à traverser Genève et s'établir sur les hauteurs de Saconnex. Au moment où son

avant-garde arrivait au pont de l'Arve, un parlementaire français se présenta sur la ligne autrichienne. Arrêté d'abord par un poste suisse, il fut conduit au colonel de Sonnenberg qui le renvoya en le faisant accompagner par un officier de son état-major. L'envoyé de Dessaix portait une demande d'armistice qui permettrait, en attendant les ordres ultérieurs, d'« arrêter l'effusion du sang, devenue sans objet dans les circonstances actuelles par l'abdication de l'Empereur. »

Deux raisons engagèrent Crenneville à accepter cette proposition, quitte à la faire ratifier par son supérieur : l'issue malheureuse du combat de Bonneville et la certitude de pouvoir désormais franchir la rivière sans combat.

Après conversation tenue sur le pont même et en présence de l'officier suisse, on décida de suspendre les hostilités jusqu'à 4 heures de l'après-midi. Dessaix s'engageait à évacuer la vallée de l'Arve jusqu'à Cluse et Salanches. Les Autrichiens occupèrent immédiatement Carouge.

IV

L'armistice conclu par Crenneville ne fut pas ratifié par Frimont, mais il n'en remplit pas moins le but que s'était proposé le commandant de l'avant-garde autrichienne.

Sans coup férir, les Français avaient abandonné une large bande de territoire. Le 27, à la date prescrite par Schwarzenberg, l'armée de la Haute-Italie se trouvait aux portes de Genève et se préparait à forcer les passages du Jura qui constituaient le dernier obstacle sérieux avant Lyon.

Déjà, les troupes envoyées par Dessaix dans le pays de Gex, se retiraient précipitamment, craignant une rupture de leur ligne de retraite. Les gardes nationaux évacuaient Versoix ; les habitants s'enfuyaient dans la montagne, chassant devant eux leurs bestiaux. Sur l'autre rive, se massaient les barques destinées au transbordement du régiment Esterhazy.

Genève voyait tomber de tous les côtés le blocus menaçant qui l'avait enserrée pendant plusieurs semaines. Les troupes autrichiennes refluaient maintenant sur la ville où fourmillèrent bientôt les hommes et les chevaux.

En tête, la division Crenneville traversa la cité dans toute sa longueur, de la porte de Rive à celle de Cornavin et se dirigea sur le pays de Gex. Le jour suivant, le corps de Radivojewich

défila durant quatre heures dans les rues. Le 30 juin, six escadrons bivouaquaient sur la plaine de Plainpalais. Puis, vinrent l'artillerie et les trains, qui avaient lentement suivi l'armée au travers du Chablais.

Enfin, le 2 juillet, Frimont se rendit en personne à Genève pour continuer ensuite sa tournée dans le pays de Gex. Le gouvernement vint le complimenter à Chêne où il avait établi son quartier général. A son passage dans la ville, deux bataillons suisses firent la haie. Le maréchal manifesta les sentiments les plus gracieux à l'égard des Genevois.

Pendant quelques jours, la cité fut environnée de bivouacs. Les soldats de Radivojewich restaient sur la rive droite du Rhône, occupant les hauteurs de Saconnex et faisaient dans la nuit briller leurs feux jusqu'à Fernex. Le gros de la division Crenneville était à Meyrin, l'avant-garde sous Bogdan, à St-Genix. Les avant-postes couvraient Genève dans la direction de Collonges et de Gex ; leurs patrouilles signalèrent la présence des Français à Cessy. Sur la rive gauche, le corps de réserve de Merville, établi sur les hauteurs de Champel, attendait les ordres de Frimont. A Plan-les-Ouates, l'artillerie de réserve formait un parc de 54 pièces et 300 chars.

Toutes ces troupes, éclairées par un beau soleil, disposées en longues lignes sur les prairies, offraient un spectacle magnifique, tel que les Genevois n'en avaient jamais contemplé. Une foule joyeuse franchit l'enceinte des remparts désormais inutiles, visitant les bivouacs à Saconnex, à Champel, s'étonnant à la vue des brillants uniformes, admirant la superbe cavalerie hongroise, examinant avec intérêt les pièces de canon et les chariots. De loin en loin, les excellentes musiques autrichiennes faisaient sonner avec entrain leurs fanfares. C'était une vraie fête.

Les meilleures relations s'établissaient entre civils et militaires. Le général Merville et son état-major, reçus dans les maisons de campagne avoisinantes, y entretenaient avec leurs hôtes les rapports les plus courtois. Beaucoup d'officiers habitaient des cabanes de feuillage près de leurs soldats.

Les Genevois, tout entiers au plaisir de la délivrance, avaient accueilli avec une vive sympathie ceux qu'ils considéraient comme leurs libérateurs. Pourtant, la charge était lourde. Deux officiers, le lieutenant-colonel Galiffe et le capitaine Puerari, furent chargés par le gouvernement d'assurer le service des subsis-

tances, pour lequel tous les boulangers et meuniers furent réquisitionnés. Aux intendants, aux commissaires, aux employés civils qui logeaient dans la ville, vinrent bientôt s'ajouter les malades, auxquels on prodigua les soins les plus empressés; ils vinrent d'abord de Bonneville; peu après, les combats livrés aux Rousses et à la Faucille fournirent aux hôpitaux de nouveaux contingents de blessés.

Frimont quitta Genève le 6 juillet; à son départ il put à juste titre, exprimer aux autorités et à la population la reconnaissance des alliés pour leur dévouement à la cause commune.

(*A suivre.*)

H. MURET,
capitaine d'artillerie.

B. DE CÉRENVILLE.
capitaine d'infanterie.

